

ARTS & LETTRES

FRONTON

Le bain des enfants

PAR AMEZIANE FERHANI

Après-demain coïncidera avec la Journée internationale de l'Enfant. Pas si internationale que cela puisqu'elle n'est pas célébrée partout. D'aucuns, considérant cette date comme une survivance du bloc soviétique, lui préfèrent le 20 novembre en référence à l'adoption par les Nations unies de la Convention internationale des Droits de l'Enfant en 1989. D'autres pays célèbrent d'autres dates encore, tandis que certains n'ont pas jugé utile de marquer leur attention à l'égard de la plus jeune partie de l'humanité que l'Unicef estime à 2,2 milliards d'individus, dont 86% dans les pays dits en développement et, parmi eux, 100 millions vivant dans les rues. Bref, au XXI^e siècle, le monde adulte n'a même pas réussi à s'entendre sur une date commune.

En Algérie, en 2014, l'information la plus importante de l'année est passée quasiment inaperçue : l'Office national des statistiques annonçait que le nombre des naissances atteindrait le chiffre d'un million sans que cela ne provoque le moindre émoi national. J'avais pensé naïvement que l'on arrêterait tout pour réfléchir à l'impact de cette énorme nouvelle. Avoir chaque année un million de bébés sur les bras est loin d'être anodin et engage une responsabilité astronomique sur l'avenir du pays. Mais non, comme si de rien n'était, nous avons partout continué à préparer la *tamina* des nouveau-nés avec de la semoule et du miel essentiellement importés et notre «insoutenable légèreté» produite localement. Bon, cette chronique a dépassé son dessein qui se proposait initialement de vous entretenir du rapport des enfants algériens à la culture. Du fait que si nous voulons raisonnablement espérer quelque futur vivable, celui-ci ne peut s'envisager sans un effort culturel conséquent en direction des nouvelles générations. Du fait que la culture de ces dernières est désormais essentiellement nourrie par la télévision puisque nos chérubins passeraient plus de quatre heures par jour scotchés au petit écran, souvent sans contrôle parental, avalant des images et des messages à doses gargantuesques, bien loin de notre réalité et de notre patrimoine. Du fait que l'École, durant des décennies, s'est rigoureusement abstenue de diffuser une culture profonde et vivante, tenant généralement à distance la pratique de l'art, indispensable au développement des esprits ou alors brisant dans l'œuf tout imaginaire. Du fait que la vie culturelle qui s'est densifiée demeure encore très réservée aux adultes, même si l'on peut relever quelques initiatives louables mais insuffisantes.

Pendant ce temps, le compteur démographique tourne : un million de plus en 2014, un million et quelques en 2015, etc. Seuls émeuvent les faits divers de crimes commis sur des enfants. Pour être atroces et révoltants, ils nous empêchent peut-être de nous demander si nous ne commettons pas un crime collectif envers l'enfance en général. Après-demain, dites au moins bonjour aux enfants.

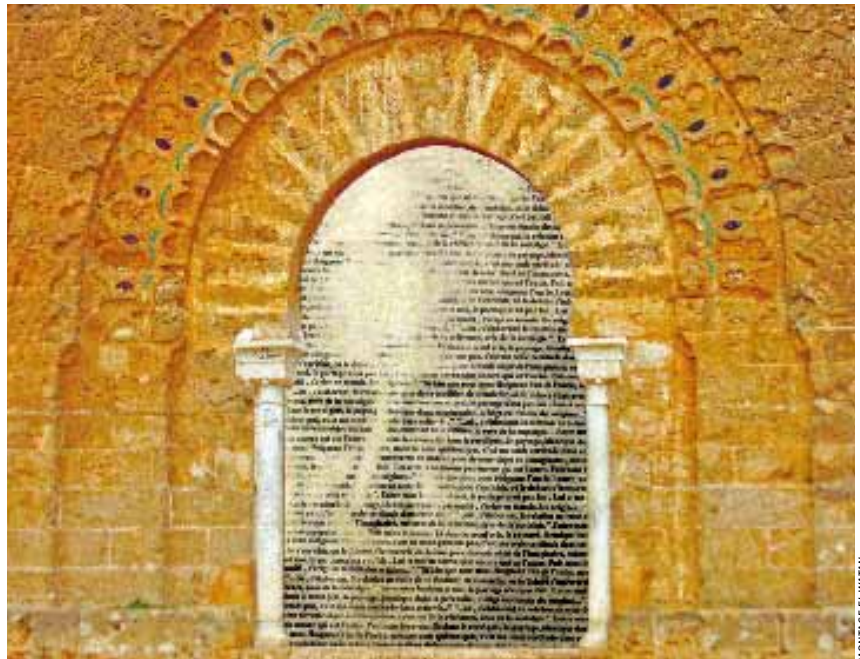
ZESTE D'ÉCRITURE

«J'ai su par la suite qu'on peut donner dans les écoles un enseignement attrayant, qu'on peut instruire les enfants en les amusant, qu'il y a des méthodes pour diminuer l'effort de l'élève, pour éveiller son attention. Cela se peut, les grandes personnes disent tant de belles choses».

Mouloud Feraoun
Le fils du pauvre

MOHAMMED DIB LES LIEUX DE L'ÉCRITURE

DIB



MONTAGE EL WATAN

Le sens de l'espace

PAR WALID BOUCHAROUR

I fut un des pionniers de la littérature algérienne moderne, mais aussi un écrivain à l'œuvre et au parcours uniques. Disparu en 2003, Mohammed Dib laisse une œuvre magistrale qui n'a pas fini de dévoiler toutes ses richesses et ses significations. Les rencontres dibiennes, organisées par la fondation La Grande Maison, le 23 mai dernier à Tlemcen, ont permis d'explorer quelques aspects en multipliant les approches littéraires et les témoignages biographiques. Sous l'intitulé «Les lieux de l'écriture», l'œuvre de Dib a été abordée en rapport avec son espace. L'espace physique, mais aussi l'espace culturel et l'espace de l'écriture. En somme, le questionnement portait sur : d'où nous parle l'œuvre de Dib ? Au premier abord, l'espace est géographique et le titre fait directement référence à la ville natale de l'écrivain. «Tlemcen ou les lieux de l'écriture» est d'ailleurs le titre d'un ouvrage (paru dans La Revue Noire en 1994 avec des photos de Philippe Bordas) où l'écrivain revient sur ces lieux qui ont vu naître l'homme (en 1920) et sa vocation lit-

téraire. Des extraits du livre ont d'ailleurs été dits par des étudiants de l'Université de Tlemcen lors d'une visite des lieux organisée par La Grande Maison. Au fil des textes de Dib, nous allons des hauts lieux de spiritualité tels que le mausolée de Sidi Boumediene, au modeste four à pain de la campagne tlemcénienne, en passant par les lieux empreints de légendes populaires à l'image des rochers «Les trois frères», mais

Aux sources locales d'une œuvre de dimension universelle.

aussi l'espace intérieur des maisons traditionnelles. L'écriture et l'imaginaire de Dib sont évidemment abreuvés par l'esprit de ces lieux. «Tlemcen ou la ville des sources», annoncent notre guide en référence à la signification berbère du nom de la ville. Source d'inspiration, évidemment. Tlemcen, source de savoir aussi avec ses illustres savants. Ibn Khaldoun y fut enseignant dans une école qu'on peut visiter aujourd'hui encore près de la mosquée de

Sidi Boumediene, autre figure de savoir et de spiritualité qui trouva sa dernière demeure dans la ville. La légende populaire entoure les grands hommes du savoir, devenus saints patrons et gardiens de la ville ; de multiples récits qui soulignent une qualité principale : la discrétion. Qu'on pense à Sidi Snoussi, grand théologien qui repose dans un modeste mausolée à El Eubad, à qui l'on attribue le don de disparaître pour fuir les mondanités. Récits mythiques et croyances populaires certes, mais qui révélaient des vérités anthropologiques travaillant les mentalités en profondeur. «Je ne parlerais pas de modestie mais de discrétion. Mon père était conscient de son génie mais il n'en tirait pas d'orgueil personnel», se rappelle Catherine Dib.

Il ne s'agit pas là d'enfermer une œuvre à la portée universelle dans une étroite appartenance régionale, ni de faire de Mohammed Dib, qui fréquentait le parti communiste algérien dans sa prime jeunesse, un théologien soufi. En effet, les idées de gauche ont été au cœur de sa prise de conscience idéologique. L'instituteur Roger Belissant, qui fut son ami avant d'être son beau-père, sera son initiateur.

Suite en page 12

MAIS ENCORE...

■ À L'AFFICHE	Suite : Mohammed Dib, Le sens de l'espace	12
■	Fondation «La Grande maison»/ Manuscrits Dib à la BNF	16
■ ALA VOLÉE	Macbeth/ FELIV/ Bourdine, Valentina/ FIBDA/ Dimajazz/ Apulée/ Khadra le retour...	13
■ ALAPAGE	Amine Zaoui : "Le miel de la sieste/ Essais..."	14
■ À SUIVRE	Ahmed Bedjaoui, Le grand retour/ Germaine Tillon, Une foi constante	15

Pour écrire à Arts & Lettres, bienvenues sur notre adresse email: arts-lettres@elwatan.com

DEVANT UNE ASSEMBLÉE DE PHILOSOPHES RÉUNIS À PARIS, DIB DÉCLARAIT : «VOUS AVEZ DÛ CONSTATER COMME MOI QUE LE MONDE EST PLEIN D'ÉTRANGERS... POUR CE QUI EST DE MOI, JE SAIS QUE JE SUIS UN ÉTRANGER/ MAIS VOUS, QUI ÊTES-VOUS?». «NOUS AUTRES», RÉPONDRA UN CERTAIN JACQUES DERRIDA...

DIB À L'AFFICHE

EXPOSITION CRÉATION DE LA CINÉMATHÈQUE ALGÉRIENNE

«JE SUIS DANS TOUS MES LIVRES»

Discret et secret, Mohammed Dib a toujours gardé un certain recul pour laisser briller son œuvre. Même ses prises de position et ses commentaires de l'actualité étaient exprimés dans ses œuvres, loin des projecteurs des médias, et au plus près d'une pensée sereine. Il ne laisse pas non plus de journal intime qui pourrait nous éclairer sur les détails de sa biographie. Cela étant dit, l'homme est bien présent dans son œuvre. La communication de sa fille, Assia Dib, a justement déployé une lecture originale en ce sens. Elle raconte sa lecture de l'œuvre de Dib comme un accès à «la sphère plus intime de l'homme». En lisant les nouvelles du recueil *Au café*, la fille découvre une langue particulière avec une musicalité travaillée par

le parler algérien. Plus tard, dans *Tlemcen ou les lieux de l'écriture*, le père dévoile des «miettes de paradis perdus» (ce sont les mots de la dédicace qu'il écrira à sa fille). Ce paysage primordial de l'enfance est présent dans beaucoup de romans, note Assia Dib. Elle relève également des souvenirs précis retravaillés dans les fictions. A titre d'exemple, dans *Qui se souvient de la mer*, le récit de la souffrance de l'enfant blessé au pied fait écho à un épisode vécu : «Vers l'âge de 9 ans, mon père a été atteint du même traumatisme à un pied. Il s'en était fallu de peu que cette blessure lui soit fatale». Assia Dib cite enfin une note où l'écrivain s'explique sur le rapport complexe entre la biographie et l'œuvre. «Je suis dans tous mes livres, à différentes étapes de mon

existence et aux prises avec les événements qui ont marqué pour moi ces étapes mais tous ses livres ne sont pas ma vie. Je n'ai pas vu d'intérêt à l'entreprise autobiographique en tant que telle. Et aujourd'hui, s'entend après que j'ai écrit mes livres, l'entreprise me serait de toute façon interdite et la raison en est que les éléments privés entrés dans la composition de mes écrits ont oblitéré les éléments réels, les ont effacés de ma mémoire, pour ne m'en restituer à présent que l'expression écrite : ce sont là d'autres trous et non moins noirs. Impossible par exemple de me rappeler certains faits que j'ai vécus sans que s'interpose et les recouvre le récit que j'en ai fait et me les rende inaccessible à jamais».

W.B.

... Cet homme de conviction et d'action était appelé «Ben Issant» par beaucoup d'enfants de Tlemcen qui chantaient dans sa chorale et le suivaient dans ses excursions à la campagne, raconte Catherine Dib. Riche de cette expérience, l'engagement anticolonial de Mohammed Dib ne s'est jamais apparenté à un refus de l'autre. Fin connaisseur de musique arabo-andalouse, il admirait également l'œuvre de Mozart ou de Beethoven. Ses lectures sont tout aussi éclectiques entre Proust, Steinbeck et Ibn Arabi. Son engagement contre l'injustice coloniale, qui lui vaudra une expulsion d'Algérie, est exprimé magistralement dans la trilogie *Algérie* qui marque son entrée (fracassante) dans le monde littéraire. *La Grande Maison* (1952), *Le Métier à tisser* (1954) et *L'Incendie* (1957) décrivent précisément cette prise de conscience dans les milieux citadins, ouvriers et paysans. Brillamment adaptée à l'écran par Mustapha Badie et enseignée aujourd'hui à l'école, cette partie de l'œuvre n'est pourtant que le début d'une carrière littéraire de premier plan.

Au lendemain de l'indépendance, Dib se recentre sur le travail d'écriture. «Il s'est donné une liberté rare», témoigne Paul Siblot (professeur à l'Université de Montpellier et membre d'honneur de la Société internationale des amis de Dib). De la veine réaliste des premiers romans, où pointaient déjà des signes de fuite vers l'imaginaire et la poésie, Mohammed Dib s'ouvre à la littérature fantastique avec *Qui se souvient de la mer* (1962).

Plus tard, la trilogie nordique, parue dans les années 80' et inspirée de ses séjours en Finlande, ouvre sur un monde fascinant où se mêlent allégorie, mythologie et rêverie poétique. Dans *Les terrasses d'Orsol*, les ruelles étroites et autres venelles placées dans une cité scandinave font penser à «La Casbah d'une ville algérienne», analyse Abdellah Romli (Université de Kenitra). Il note également une rarefaction des personnages entre les romans chorales des débuts et les personnages solitaires, souvent étrangers, des romans suivants. Romli rapproche *Les terrasses d'Orsol* de la tradition des récits de voyage. Mais le voyage dont il s'agit n'est pas seulement géographique. Devant des lieux indéchiffrables, une



VISITE DE SIDI BOUMEDJENE PAR LES PARTICIPANTS

«Le lieu de l'écriture de Dib est la poésie», déclare Habib Tengour

mystérieuse fosse, le voyageur «s'étrange» (selon le néologisme de Dib), devient étranger à lui-même. Plus que des déplacements, il s'agit d'une quête intellectuelle, voire spirituelle. Dans la pensée de Dib, la qualité d'étranger est placée au cœur de la condition humaine.

Manel Ait Mekideche (ENS Alger) cite une anecdote édifiante tirée de *L'Arbre à dire*. Devant une assemblée de philosophes réunis à Paris, Dib déclarait : «Vous avez dû constater comme moi que le monde est plein d'étrangers... Pour ce qui est de moi, je sais que je suis un étranger. Mais vous, qui êtes-vous ?» «Nous autres», répondra un certain Jacques Derrida (grand philosophe de l'altérité, né en 1930 à Alger). «L'étranger est d'abord un nomade. Il est à la fois d'ici et d'ailleurs sans jamais être dans l'entre-deux. Toujours en circulation, il représente le passage et le mouvement», analyse Ait Mekideche. Cela implique un constant effort pour déchiffrer et nommer un monde foncièrement étranger et étrange. Mais sous les différences de façade, le nomade découvre l'identité profonde des espaces. Ainsi, dans *Californian clichés*, les paysages de Californie (où Dib fut enseignant entre 1976 à 1977) et d'Algérie se télescopent. Dans *L'Infante maure*, Lyly Belle apprend, entre paysages enneigés et étendues de sable, que dans le désert on est partout «au milieu». Cette similitude des espaces constatée par le voyageur confirme l'intuition de l'humaniste : «Les hommes sont à la fois semblables et différents : nous les décrivons différents pour qu'en eux vous reconnaissez vos semblables», déclarait le jeune Mohammed Dib en 1958.

Romancier, journaliste à ses débuts (critique de théâtre salué par Bachtarzi) et intellectuel, Dib est aussi et surtout poète. «Le lieu de l'écriture de Dib est la poésie», tranche l'écrivain Habib Tengour qui a rassemblé et publié l'œuvre poétique complète

(Editions de la Différence, 2007). Il retrace le cheminement entre les premiers textes encore marqués par l'influence d'Aragon, le travail sur la forme dans le recueil *Formulaires* (1970) et le dépouillement progressif vers un verbe limpide et lapidaire.

«La concision des textes ne signifie pas une sécheresse, une stérilité, mais bien au contraire le dépouillement indispensable à une exploration ténue de l'âme et du corps, le rejet du verbiage et du sentimentalisme pour afficher un véritable lyrisme qui puise sa force justement dans les silences», écrit Tengour sur cette poésie qui pouvait toucher à des sujets brûlants (Intifada dans *L'Aube Ismaël* et traite négrière dans *L'Enfant Jazz*) sans jamais perdre de son exigence. Certains poèmes sont revus et corrigés jusqu'à vingt fois, à travers les publications dans des recueils, revues, journaux, avec des changements infimes mais qui font sens pour ce stylicien hors pair. Evoquant les complicités poétiques de Dib, Tengour évoquera feu Malek Alloula, mais aussi et surtout le poète français Guillevic avec qui il collabora pour la traduction des poètes finlandais. Laveine poétique de Dib irrigue également l'œuvre en prose, rappelle Yamil Ghebalou (Université d'Alger), jusque dans les récits réalistes des débuts. La poésie est pour lui synonyme de liberté absolue, loin des enjeux (éditoriaux, politiques, économiques...) qui entourent le roman.

A travers ses différentes expressions, Mohammed Dib laisse une œuvre ouverte qui questionne les barrières entre les cultures, les genres littéraires et, finalement, entre les hommes. Son véritable espace, écrit-il dans *L'Arbre à dire*, est celui de la «construction libre du sens».

Walid Bouchakour

NAISSANCE

Les cinquièmes rencontres dibiennes ont été l'occasion d'annoncer la naissance de la «Société internationale des amis de Mohammed Dib» (SIAMD), créée récemment à Paris. Née dans le sillage d'un colloque organisé à Paris en 2013, à l'occasion des 10 ans du décès de Mohammed Dib, la SIAMD est présidée par El Hadi Benmansour (professeur à la Sorbonne). Créée officiellement le 15 septembre 2014, la SIAMD se donne pour objectif de «diffuser l'œuvre de Dib auprès du public et mener des manifestations à caractère scientifique». Elle s'intéressera aussi à tout auteur ou création en rapport avec l'œuvre de Dib. En complément de la Fondation La Grande Maison, cet organisme se démarque par sa volonté de promouvoir le rayonnement international de l'œuvre.

LIRE ÉGALEMENT EN PAGE 16

DIB À L'AFFICHE

ZOOM FONDATION «LA GRANDE MAISON»

Lire Dib

Une association pleinement vouée à l'œuvre du grand écrivain...

Fondée en 2001, la fondation «La Grande Maison» de Tlemcen œuvre à faire vivre l'œuvre de Mohammed Dib dans une démarche d'ouverture à un large public et de dialogue entre différentes expressions artistiques.

«Il ne s'agit pas uniquement de glorifier l'œuvre, mais surtout de la transmettre. Non seulement élargir le lectorat, mais aussi donner la possibilité à tous les talents de créer à partir de l'œuvre de Dib», explique M^{me} Sabeha Benmansour, présidente de la fondation. Cette association multiplie donc les initiatives pour promouvoir cet écrivain emblématique de Tlemcen. Installée au cœur de la ville, dans le site historique d'El Mechouar, elle revendique un certain ancrage tlemcénien de Dib sans pour autant vouloir enfermer cette œuvre universelle dans la ville natale de son auteur.

Dès les premières années, des ateliers de lecture ont été organisés afin de vulgariser l'œuvre auprès du grand public. L'action de la Grande Maison part du constat de la méconnaissance de l'œuvre de Mohammed Dib. «Cela tient à deux raisons», explique M^{me} Benmansour. La première, c'est l'édition. Très longtemps, l'œuvre de Dib (comme beaucoup d'autres auteurs algériens) n'était pas éditée en Algérie. Elle

«Il ne s'agit pas de glorifier l'œuvre, mais de la transmettre»



n'était donc pas accessible. La seconde raison, qui a eu un impact positif mais en même temps réducteur, c'est le feuilleton de Mustapha Badie. El Hariq a transporté Dib dans tous les foyers algériens, mais

cela a aussi réduit l'œuvre de Dib à deux œuvres seulement : La Grande Maison et L'Incendie». Des activités sont donc initiées pour mettre en avant des pans méconnus de l'œuvre et cela en dialogue avec des créations contemporaines. C'est ainsi que fut créé en 2003 le prix Mohammed Dib, présidé par un jury international, pour récompenser les nouvelles écritures algériennes. La prochaine édition est d'ailleurs prévue pour mai 2016. Outre la littérature, les artistes venus du cinéma, du théâtre, des arts plastiques ou de la photo sont également invités à proposer des œuvres en prolongement ou en dialogue avec les écrits de Dib. Cette volonté d'ouverture est palpable dans le programme des dernières «Rencontres dibiennes» organisées par la fondation. En effet, outre des communications universitaires de grande qualité et des témoignages inédits, les rencontres proposaient une exposition issue d'une résidence de jeunes artistes, ainsi qu'une pièce de théâtre (adaptation de la nouvelle Paquita ou les yeux ravis) montée par Boumediene Zebblah au sein de la fondation. De jeunes étudiants du Département de français ont également animé des lectures dans les lieux qui ont inspiré les textes. Nadjet Benchouk, qui les a encadrés, raconte que les lecteurs ont découvert des œuvres de Dib, mais aussi une nouvelle vision de lieux qui leur étaient familiers. Lire Dib à partir du monde d'aujourd'hui et, inversement, lire notre monde à partir de la pensée de Dib. Tel serait le credo de La Grande Maison.

Walid Bouchakour

MANUSCRITS DIB À LA BNF

Au cœur des textes

Des études passionnantes sur les traces de l'écriture...

La plus grande partie des manuscrits de Mohammed Dib est actuellement conservée au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France (BNF). Ce précieux don de l'auteur révèle des facettes insoupçonnées de l'œuvre.

Notes, corrections, brouillons et versions successives des œuvres avant publication révèlent «un acharné de l'écriture et un grand stylisticien», souligne Isabelle Mette, conservatrice à la BNF, qui classe et numérise les manuscrits du fonds Dib depuis trois ans. En effet, certains passages sont modifiés jusqu'à quarante fois et des œuvres sont corrigées par Dib même dans les épreuves remises par l'éditeur et jusqu'après leur publication. La précision des corrections et annotations et la lisibilité des manuscrits laissent deviner un auteur méticuleux et rigoureux.

La conservatrice illustre l'intérêt de l'étude des manuscrits en exposant les versions successives inédites d'une œuvre. On découvre un carnet de notes sur une pièce intitulée *Soleil des chiens* qui sera publiée et jouée sous le titre de *Mille hourras pour une gueuse*. Dans cette première version inédite, le titre, les personnages et l'organisation du texte sont différents. Un autre fragment intitulé *Wassem* viendra également enrichir la pièce publiée en 1980. On découvre ailleurs une nouvelle intitulée *La partie* qui sera intégrée au roman *La danse du roi*, ou encore des corrections sur des poèmes qui constitueront le recueil *Feu beau feu...*

Autant d'éléments d'une valeur inestimable pour une meilleure connaissance des textes. L'étude de ces manuscrits permet de remonter à la genèse de l'œuvre selon une approche justement nommée «critique géné-

«Un acharné de l'écriture et un grand stylisticien»



SALLE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

tique». La présence d'Isabelle Mette aux rencontres dibiennes fut justement l'occasion d'envisager des collaborations avec des universitaires algériens spécialistes de Dib. Ce travail devrait déboucher à la publication d'œuvres inédites ou à des versions annotées à même d'apporter un nouvel éclairage.

Matériellement, le fonds Dib se présente sous la forme de 48 boîtes contenant des cahiers, des carnets, des feuilles dactylographiées, mais aussi des supports plus insolites : enveloppes, papier-biscotte, etc. Un travail de numérisation est engagé pour assurer la conservation, et l'accessibilité, de ces documents fragiles. Ce précieux fonds a été confié à la BNF par la femme de Dib en 2012, suivant la volonté exprimée par l'auteur de son vivant. Il concerne particulièrement les œuvres écrites après 1959. «Pour le moment, la plus grande

partie de la trilogie algérienne n'est pas dans le fonds. Nous n'avons pas non plus de correspondance», précise la conservatrice.

Le département des manuscrits de la BNF est un des plus riches au monde. Il comprend des documents allant des parchemins médiévaux aux fichiers informatiques d'auteurs contemporains. Une grande partie est numérisée et consultable, pour les œuvres libres de droits, sur Internet (Gallica.bnf.fr). En plus des auteurs français (Hugo, Proust, Zola...), des auteurs étrangers y figurent également (Asturias, Tourgueniev, Heine...). Des efforts sont fournis pour intégrer les auteurs francophones. Les manuscrits de l'écrivain sénégalais Léopold Sédar Senghor, ou du Franco-Sénégalais Albert Memmi ont ainsi enrichi le catalogue de la BNF.

W. B.